

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

PARIA/ LA BLESSURE

Nicolas Klotz

Né à Neuilly sur Seine.

Nicolas Klotz est l'auteur

de plusieurs documentaires

dont des portraits de musiciens

comme le joueur de sitar Pandit Ravi Shankar,

le pianiste Brad Mehldau

ou le saxophoniste James Carter.

Après deux longs métrages de fiction pour le cinéma

(*La Nuit bengali* en 1988, et *La Nuit sacrée*

en 1993 d'après le roman de Tahar Ben Jelloun),

il réalise en 2001 *Paria* qui traite de la vie

des sans domicile fixe, un sujet qu'il avait auparavant

abordé en 2000 dans un téléfilm diffusé sur Arte :

Un Ange en danger ; puis en 2005, *La Blessure*

qui raconte le sort de sans-papiers, coincés dans la

zone d'attente de Roissy, qui évitent le retour

au pays en résistant physiquement à la police

et qui se retrouvent à (sur)vivre à Paris.

En 2007, sort *La Question humaine* (2007)

avec Mathieu Amalric dans laquelle Mathieu Amalric

incarne le psychologue du département des

ressources humaines d'une multinationale allemande.

Nicolas Klotz et sa scénariste Élisabeth Perceval

se partagent de plus en plus

entre l'écran de cinéma et le plateau de théâtre.

PARIA

2000 (sortie France : 11 juillet 2001) - France / Belgique - couleur - 2h05

film de **Nicolas Klotz**

scénario : **Élisabeth Perceval** - image : **Hélène Louvart** - montage : **Rose-Marie Lausson** - premier assistant réalisateur : **Yassine Laloui**

- musique : **Brad Meldhau** - son : **Régis Leroux** - casting : **Stéphane Batut** - production : **Nosy Be Productions** - producteur délégué :

Philippe Missonier - distributeur : **Magouric Distribution**

avec : **Cyril Trolley** (Victor), **Gérald Thomassin** (Momo), **Didier Berestetsky** (Blaise), **Morgane Hainaux** (Anabelle), **Aristide Demonic** (Le

Double), **Nouredine Barour** (Karim), **Emel Ghomari** (Malika)

PRIX SPÉCIAL DU JURY - SAN SEBASTIAN 2000, DOUBLE PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE - FESTIVAL TOUT ÉCRAN GENÈVE 2000

NOTE D'INTENTION

Pour moi qui vis dans une « démocratie » qui génère des règles de moins en moins « démocratiques », l'exclusion est une des réalités sociales les plus inquiétantes. Elle est d'autant plus inquiétante que depuis une vingtaine d'années, elle s'est infiltrée très profondément et très légalement, à la fois dans le fonctionnement de la société et ce qui est pire encore, dans celui de nos esprits. Comme si l'exclusion (sous toutes ses formes) était une catastrophe naturelle à laquelle il faudrait s'habituer, une catastrophe qui ne concernerait que « l'autre », celui qui ne compte pas ou qui ne compte plus, puisque par définition, il est exclu. En d'autres termes, l'exclusion est le premier pas vers une exécution sociale, accomplie très légalement et très ouvertement, par notre société néo-libérale pour qui l'être humain est avant tout de la nourriture offerte aux nouveaux dieux (sont-ils si nouveaux ?) de la consommation.

Les réalités de l'exclusion sont des réalités extrêmement tenaces, extrêmement visibles. Des sommes considérables sont investies chaque jour pour tenter d'en détruire les traces. Pas pour détruire l'exclusion elle-même, seulement ses images. Comme si les victimes humaines de l'exclusion, une fois exclues par nous, ne devaient même plus prétendre avoir le droit à la parole.

Comme si les histoires de Blaise, de Victor, de Momo et des autres, ne pouvaient être que misérables, jamais romanesques (ont-ils même droit à une histoire ?). Et pourquoi pas, universelles ? Comme si elles ne pouvaient nous concerner qu'à travers le « document » ou les statistiques, quelques lettres, S, D, F, et des chiffres. Les héros de *PARIA* - car ils sont bien des Héros au sens antique du mot, des héros homériques propulsés dans les épreuves éprouvantes de l'exclusion vivent et respirent la vie à pleins poumons malgré le peu de place que la société leur accorde. Tout le travail de la mise en scène a été de trouver la place que le cinéma pouvait occuper dans cet espace souvent étouffant, sans le déformer, afin d'entraîner les spectateurs dans leurs aventures, jusque dans le cœur de notre propre humanité ; Là ou nos vies se jouent autant que les leurs. **Nicolas Klotz**

Que dire de ce film sans être irrévérencieux ? Que dire pour rendre hommage à ceux qui ont participé, acteurs, réalisateurs, producteurs. Sinon qu'il dépasse certainement leurs espérances, je les soupçonne, puisque j'y cru reconnaître une œuvre d'art. Les images de *Paria* me pourchassent et ont réveillé en moi un vieux souvenir, celui de la peur qui s'était emparée de moi à la première découverte des toiles de Picasso. *Guernica*, bien entendu, avec son propos que tout le monde a certainement en mémoire, et les autres également. "Celles qui valent si cher", et communément répertoriées comme étant "belles". Belles ? Belles ces images de l'homme déstructuré, démonté comme une machine et remonté à l'envers ? Le temps écrit l'histoire. Le propos social de Picasso n'est probablement pas celui de *Paria*. Mais, comme ici, il y a l'homme nu, sa détresse de paradis perdu, le cri silencieux de celui qui vit encore, bien qu'au bout du chemin, ou la limite du gouffre, ou en plein dedans. L'homme retourné au stade animal ? Faux. Si seulement on pouvait ressembler à un quelconque animal, de temps en temps, nous, êtres humains. Et de temps en temps, comme eux, être seulement, ni juste ni faux, être. Et n'être qu'attentif, à tout et à tous, c'est tout. Hors du temps et du contexte, en un mot simplement vivant, comme ce chien des dernières images de ce film, poussé dans un caddy par sa loque humaine de maître. Oui, loque humaine de maître. Mais à la décharge de l'être humain, il faut rappeler qu'il est seul, dans la création, à pouvoir se remettre en cause. Bien que pas tous. Se taire, oui, que faire d'autre devant la perfection de l'esthétique sans compromis de ce film frôlant l'essentiel de la profondeur humaine. Si j'ai pris le risque de parler de *Paria*, c'est paradoxalement pour tenter de convaincre qu'il faut, qu'il faut voir ce film. Puis s'accrocher en silence à la lumière d'espoir qui l'éclaire, si ténue soit-elle. Il y a espoir, dans désespoir. **Jean Jeanneret - Acid (Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion)**

LA BLESSURE

2003 (sortie France : 6 avril 2005) - France / Belgique - couleur - 2h40

film de **Nicolas Klotz**

scénario et dialogues : **Élisabeth Perceval** - image : **Hélène Louvart** - montage : **Rose-Marie Lausson** - assistant réalisateur : **Yassine Laloui**
- décors et costumes : **Françoise Arnaud** - musique : **Joy Division** - son : **Alain Sironval, Julie Brenta, Thomas Gauder** - casting : **Stéphane Batut, Isabelle Ungaro, Élisabeth Perceval** - producteurs : **Charlotte Vincent, Joseph Roushop, Nicolas Klotz, Élisabeth Perceval**
- distributeur : **Shellac**

avec : **Noëlla Mossaba** (Blandine), **Adama Doumbia** (Papi), **Matty Djambo** (Bibiche), **Ousman Diallo** (Moktar), **Mamoudou Koundio** (Steve), **Gaston Ndiki-Nawete** (Désiré), **Mathieu Matula-Matayi** (Donatien), **Aminatou Yaro** (Kary), **Linda George** (Fanny), **Ibrahim Seaga Show** (John), **Amadu Diallo-Jalloh** (Amadu), **Lancenry Touré** (Anderson), **N'Gimpi Mintela** (Anita), **Nélia Tsosene** (Sylvie), **Mike Numbassi** (Wonda), **Miglaci Kouionguina** (Célestin), **Antoine Decourcelle** (Antoine)

La colère du réalisateur aurait pu déboucher sur un film manichéen de dénonciation. Mais Nicolas Klotz fait un choix beaucoup plus intelligent et courageux : après une longue préparation-enquête sur le sujet avec sa scénariste Élisabeth Perceval, il propose au spectateur de partager ce que vivent ces exclus au quotidien. Dans la première heure du film, située dans l'aéroport de Roissy, Klotz filme avec rigueur, met en scène avec pudeur et délicatesse la brutalité (curieusement, bien que les personnages soient africains, j'ai souvent pensé au cinéaste chinois Hou Hsiao Hsien), avec un refus constant de tout artifice (au montage comme au tournage), un renoncement à toute virtuosité (ce qui aurait été une façon de récupérer le spectacle du malheur des autres dans un exercice de style destiné à se mettre en valeur). Le film refuse tout compromis et «élève» le regard du spectateur, l'invite à passer de la simple identification aux personnages découlant d'un sentiment de révolte (face à l'inhumanité de pratiques en cours) à une prise de conscience plus profonde, nous menant à une seconde partie localisée dans les squats. Par son rythme épousant le vécu de ses personnages, avec une caméra qui parvient toujours à trouver la bonne distance, le film nous fait alors partager la vie d'attente, d'ennui et de misère de ces «étrangers». En nous faisant ressentir la souffrance morale et la détresse de ces exclus, Klotz nous fait comprendre comment cette «blessure» (à la jambe, puis dans tout son être) conduit progressivement Blandine à un exil intérieur et une perte d'identité. En nous rendant de plus en plus familiers ses personnages, le film dépasse le simple sentiment d'empathie et nous fait aimer ces exclus qui cessent peu à peu d'être des «étrangers».

Ce qui me touche profondément dans ce film est cette façon pour moi inédite de faire naître un poème d'amour, à la fois pudique et poignant, au rythme étrangement contemplatif, à partir d'une prise de conscience purement politique. Un film nécessaire, généreux et sincère, formellement audacieux et d'une grande exigence, qui invite le spectateur à remettre en question sa vision du monde, et apporte un message d'espoir à travers ce sourire final tant attendu de Blandine, qui est l'amorce de sa reconstruction.

Alain Mazars - Acid (Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion)

Nicolas Klotz et sa scénariste Élisabeth Perceval poursuivent le remarquable travail qu'ils ont entamé avec *Paria* en filmant à nouveau un monde que l'on ne voit pas, ou que l'on ne veut pas voir, à l'intérieur de la société française. Sur la question de la pauvreté ou de la mise à l'écart, Perceval et Klotz restent fidèles au parti pris de *Paria*, où la dureté ne signifie jamais un rapport complaisant à la dégradation. Derrière l'envie de filmer les conditions d'accueil des demandeurs d'asile et leur isolement dans la marginalité, on sent rapidement des mois d'intimité et de témoignages recueillis avec des personnes ayant inspiré le parcours de Blandine ou de Papi et qui, peu à peu, déterminent le dispositif du tournage. Un temps passé ensemble qui permet de creuser le chemin de la fiction vers un récit d'apprentissage et un hypothétique retour à la vie, vu à travers le personnage de Blandine.

L'idée maîtresse de Nicolas Klotz est de travailler et surtout de casser la distance du spectateur par rapport à ce qu'il voit : la tordre, la dilater, pour l'emmener très près, pour que cela soit à vif (la première partie, située sur le Tarmac de Roissy), trop près aussi pour qu'il ait envie de reculer, puis l'éloigner un peu pour qu'il soit en mesure d'apprécier ce qu'il voit, ou d'y réfléchir (formidables instants de retrouvailles de Blandine et Papi, sur une bande de gazon, entre deux échangeurs autoroutiers). Klotz «emmène» effectivement le spectateur, et le conduit à se demander ce qui est peut être appréhendé par lui et ce qui ne peut pas l'être, puis à devenir attentif à ce qui touche ou provoque le rejet, pour lui donner conséquemment la capacité d'y réfléchir. Le genre du récit d'apprentissage lui donne ainsi l'occasion d'aller dans une zone de la société où il n'ira pas. La marginalité, comme en témoigne une dernière partie portée par le monologue d'un travailleur clandestin, devient l'occasion d'une déclaration forte et clairvoyante, au lieu d'une affliction, en rappelant que la plupart des habitants de la planète vivent dans les conditions des personnages de *La Blessure* et que le spectateur occidental reste un marginal par rapport à eux. *La Blessure* est au final devenue un film, non sur la marginalité, mais sur la majorité.

Julien Welter - Arte